

Soleil noir

Trois temps après la mort d'Anna de Catherine Martin

Gérard Grugeau

Number 148, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

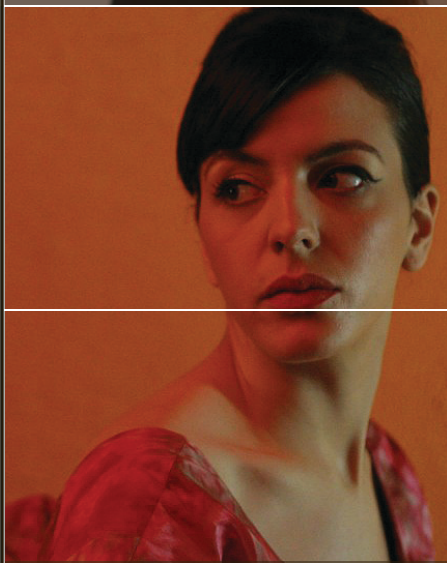
[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2010). Review of [Soleil noir / *Trois temps après la mort d'Anna* de Catherine Martin]. *24 images*, (148), 57–57.



Trois temps après la mort d'Anna | Catherine Martin p. 57



Les amours imaginaires | Xavier Dolan p. 63



Copie conforme | Abbas Kiarostami p. 59



Incendies | Denis Villeneuve p. 62



Tromper le silence | Julie Hivon p. 58



The Last Airbender | M. Night Shyamalan p. 60

Soleil noir

par Gérard Grugeau




Avant de se vider et de se dévitaliser, l'image fait le plein, se pare de couleurs chaudes. Une mère émue aux larmes assiste au concert de sa fille violoniste. Longue séquence où le temps enfle, s'imprégnant de la présence de l'autre dans une sorte de fusion extatique que le quatuor de Beethoven souligne en symbiose. Puis, en un plan, tout bascule vers le trou noir. La jeune fille est retrouvée morte peu après, assassinée sauvagement. Pour la mère, le temps du deuil commence, la plongeant dans un chagrin sans fond comme si le *soleil noir* de la dépression et de la mélancolie, évoqué par Julia Kristeva dans son célèbre ouvrage, la tirait inexorablement vers une sorte de « désespoir sans partage, parfois brûlant, parfois incolore et vide »¹. Réfugiée à Kamouraska dans la maison des ancêtres, François (Guylaine Tremblay, tout en retenue) s'enlise alors plus avant dans l'abatement, allant jusqu'à envisager le pire dans un linceul de neige virginale. Des retrouvailles avec un amour de jeunesse l'aideront toutefois à renouer avec la vie.

Comme son titre l'indique, le dernier opus de Catherine Martin sculpte un temps pluriel, composite, qui permet à la cinéaste de refléter les états d'âme fluctuants de son héroïne, d'en sonder les infimes variations. Construit subtilement comme une dérive contemplative en plusieurs mouvements, le film s'apparente à une rêverie solitaire qui voit la vie et la mort se livrer

un sourd combat alors que le temps intérieur de François, effacé, dilaté, s'abîme dans la dérélition. Parlant de son travail, Catherine Martin évoque un livre de chevet, *La flamme d'une chandelle* de Gaston Bachelard². Et il y a effectivement une sorte d'alchimie vacillante qui se joue à l'écran là où, à l'image d'une flamme au pouvoir hypnotique, le réel et sa latence affective appellent à la rescousse le monde imaginaire et ses épiphanies en de longs plans-séquences à l'épure délicate. Par leur seule présence matricielle, la maison, le fleuve et la nature environnante pénètrent la pensée qui s'imprègne de *l'esprit des lieux*. Passé et présent entrent alors en résonance donnant corps à l'un des thèmes récurrents du cinéma de Catherine Martin : la filiation rassurante des femmes et la transmission intergénérationnelle (*Les dames du 9^e, Mariages*). Ici, la somme des pertes et des deuils ajoute à l'affliction mais elle rapproche en même temps par une communion des âmes qui défie le temps. Contrairement à *Cris et chuchotements* (1972) d'Ingmar Bergman où le maître suédois cède à une cruelle amertume, le chœur des femmes convoqué par la cinéaste affiche une tendre solidarité qui aide à faire face au désastre. Une chandelle allumée aux trois quarts du film... et la vie reprend ses droits, fragile mais grosse de promesses nouvelles.

Trois temps après la mort d'Anna prolonge à certains égards la trame tissée dans le pré-

cedent film de Catherine Martin. **Dans les villes** célébrait déjà l'amour et le salut à travers l'art que la cinéaste élevait au rang de nécessités vitales pour reconfigurer l'avenir d'une humanité égarée. Sauvée par Édouard, un peintre en marge de l'agitation du monde (François Papineau, impressionnant de force tranquille), la femme meurtrie retrouve non seulement un amour de jeunesse, mais un regard bienveillant qui l'aide à s'extirper du naufrage et à endiguer le sentiment de perte de soi. Bientôt, tout refait sens ; investis d'une mémoire immémoriale, les gestes, les objets, les images se chargent d'une poésie diaphane comme si le rêveur de la flamme évoqué par Bachelard « agrandissait le langage » en méditant sur la beauté de toute chose. Un court instant, on craint que le film ne se complaise dans la déploration d'une société en perdition (ce « monde horrible » que le mari rejette en bloc). Mais **Trois temps après la mort d'Anna** échappe à la pose acrimonieuse et appelle au sursaut. Même quand tout semble tari, tout peut renaître à chaque instant. Même noir, le soleil ne meurt jamais. 

1. Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Gallimard, 1987.

2. Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, PUF, 2003.

Québec, 2010. Scé. et ré. : Catherine Martin. Ph. : Michel La Veaux. Son : Marcel Chouinard. Mont. : Natalie Lamoureux. Mont. son : Martin Allard, Simon Gervais. Mus. : Robert Marcel Lepage. Int. : Guylaine Tremblay, François Papineau, Sheila Jaffé, Denis Bernard, Paule Baillargeon, Denise Gagnon. Prod. : Claude Cartier, Coop Vidéo de Montréal. 87 minutes. Dist. : K-Films Amérique.